

AVRIL 2022

LIAISONS

BULLETIN DE LA FACULTÉ DES ARTS
ET DES SCIENCES SOCIALES
DE L'UNIVERSITÉ DE MONCTON

NUMÉRO 6



LA MULTIDISCIPLINARITÉ ET L'INTERDISCIPLINARITÉ



UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON

TABLE DES MATIÈRES

Mot de bienvenue	03	Le Réseau international des Chaires Senghor de la Francophonie, un réseau multidisciplinaire présidé par Christophe Traisnel	18	L'interdisciplinarité et la multidisciplinarité : au cœur des programmes offerts par le Département de traduction et des langues	30
Mot du décanat	04	Trois professeurs et trois perspectives dans un seul cours	20	Entre disciplinarité et interdisciplinarité : repenser la pratique, la recherche et l'enseignement?	32
Commentaire sur les photos	06	Bien au-delà de la partition : comment s'articule le sens de l'expérience musicale	22	Pleins feux sur nos nouvelles recrues	34
« Jack of All Trades » : le défi de l'interdisciplinarité en littérature	08	La pluridisciplinarité au service d'une recherche multi-territoriale	24	Thèses soutenues à la Faculté des arts et des sciences sociales	38
L'art dramatique : à la croisée des chemins	10	L'apport des cours de langue en vue du marché du travail	26	Le B.A. multi, premier programme multidisciplinaire à l'Université de Moncton	39
Tracer des lignes dans l'espace : un artiste visuel en résidence à la Faculté d'ingénierie	12	Interdisciplinarité : l'université face à la complexité du monde	28		
L'art des silhouettes langagières : penser une méthode sociolinguistique qui entrecroise les beaux-arts	14				
L'appréhension d'enjeux sociaux par la multidisciplinarité et l'interdisciplinarité : une perspective étudiante	16				



MOT DE BIENVENUE

Liaisons, le bulletin de la Faculté des arts et des sciences sociales, en est déjà à son sixième numéro, qui a pour thème la multidisciplinarité et l'interdisciplinarité. Cette année, comme vous l'aurez sans doute remarqué, le bulletin fait peau neuve en adoptant un nouveau look.

L'objectif du bulletin *Liaisons* est d'accroître la visibilité de la Faculté tant à l'intérieur des murs de l'Université qu'à l'extérieur. Par son contenu, il cherche à mettre en valeur non seulement la diversité et la richesse des disciplines de la Faculté, parfois méconnues, mais aussi leur apport inestimable à la communauté universitaire et à la société. Autrement dit, il s'agit d'une carte de visite de la Faculté.

Nous souhaitons surtout remercier les auteures et auteurs pour leurs contributions. N'eût été leur collaboration, le bulletin n'aurait pu voir le jour.

Bonne lecture.

2021-2022

Les membres du Comité facultaire des communications

Matthieu LeBlanc

vice-doyen et
président du comité

Jennifer Bélanger

professeure

Isabelle Leblanc

professeure

Cynthia Létourneau

professeure

Cynthia Potvin

professeure

Arnaud Scaillez

professeur

Mélanie Roy

secrétaire administrative

MOT DU DÉCANAT

Penser pour agir hors des silos disciplinaires

Le défi d'imaginer aujourd'hui la place que devraient occuper au cours des prochaines années les perspectives interdisciplinaires, multidisciplinaires ou transdisciplinaires dans les cours et les programmes offerts à la Faculté des arts et des sciences sociales est au cœur de la manière dont une université se devrait de réfléchir à sa mission sociale ainsi qu'aux prérogatives dont elle dispose pour ce faire.

Au-delà des querelles légitimes, mais bien souvent passablement rhétoriques, consistant à s'interroger sur les différences, réelles et imaginées, existant entre ces perspectives inter-, multi-, ou trans-, le fond de la question est peut-être simple. Il consiste à imaginer des cursus universitaires moins refermés sur eux-mêmes et plus dynamiques parvenant à privilégier des approches collaboratives et l'acquisition de connaissances et de compétences qui ne sont pas strictement spécifiques, mais de plus en plus transversales. Pour

reprendre les mots du scientifique en chef du Québec, Rémi Quirion, « l'université du futur devra amorcer un virage vers l'interdisciplinarité et l'intersectorialité, rendues indispensables à la solution des problèmes multifactoriels affectant l'humanité » (p. 69).

Il faut se défaire de l'idée fausse, mais répandue, que ces préfixes représenteraient un véritable affront fait aux disciplines et que celles-ci seraient, dans un tel contexte, appelées à disparaître. Le véritable affront tient bien plutôt à la sédentarisation des silos disciplinaires qui apparaissent aujourd'hui comme l'un des principaux freins au développement des savoirs et des connaissances et, partant, à l'évolution des cursus d'enseignement qui y sont directement liés et en découlent.

Ces préfixes, répétons-le, nécessitent en amont une solide base disciplinaire. Cela n'est pas en cause. Mais une telle base disciplinaire ne devrait toutefois

pas signifier maintenir une position de repli sur soi qui risque de rester aveugle face au monde dans lequel nous sommes aujourd'hui. Ce dont il s'agit, c'est d'envisager un quelque chose comme un décloisonnement des savoirs et des connaissances qui pourra passer par un effort pour engager un dialogue plus nourri entre les disciplines.

L'on a beau dire, et nous sommes les premiers à le faire, que nos formations fondamentales ne visent pas un segment spécifique du marché du travail, mais c'est une erreur de penser que les étudiantes et étudiants qui s'engagent dans des études universitaires le font pour le seul plaisir d'apprendre. Elles et ils le font aussi car nous les invitons à penser que ces connaissances et compétences vont précisément les conduire à entreprendre une vie et une carrière professionnelle dans laquelle elles et ils pourront croître sur le plan personnel. Et ces compétences qu'exige le marché du travail du 21^e siècle, elles sont multi-

ples, diverses et en pleine transformation, comme l'ont par ailleurs révélé de nombreuses études. Le Conseil des ministres de l'Éducation du Canada a récemment énuméré les six compétences qui seront les plus recherchées sur le marché du travail : la pensée critique et la résolution de problèmes; l'innovation, la créativité et l'entrepreneuriat; la conscience de soi et l'apprentissage autonome; la collaboration; la communication; et la citoyenneté mondiale et la durabilité. Les universités n'ont pas le luxe de faire fi de cette réalité, et c'est ainsi qu'elles doivent donc continuer à renouveler leurs formations pour qu'elles soient au diapason de la société. Ces formations, il va de soi, gagneront à être davantage multidisciplinaires, interdisciplinaires et transdisciplinaires.

Qu'en est-il donc des formations que nous offrons à la Faculté des arts et des sciences sociales? Comme l'illustrent les différents articles du présent numéro, les approches et les pratiques multi-, inter- et transdisciplinaires ne sont pas étrangères à la Faculté, que ce soit en recherche ou encore en enseignement à son sens large. Nous pourrions cependant faire mieux, notamment en ce qui a trait aux cours

et aux programmes. Comment rendre nos programmes plus multidisciplinaires et, surtout, interdisciplinaires, voire transdisciplinaires? Comment faire pour mieux définir, ou actualiser, les objectifs de nos cours et surtout de nos programmes, en particulier les profils de sortie? Pour mousser la collaboration entre les disciplines? Ne serait-il pas possible de décloisonner certains cours en les jumelant à d'autres ou en leur accordant des sigles multiples? D'employer divers modèles de co-enseignement? De rendre certains de nos séminaires plus interdisciplinaires et transdisciplinaires en prévoyant une réelle interaction et intégration entre les disciplines? Ce ne sont là que quelques exemples.

La Faculté des arts et des sciences sociales a pourtant tout ce qu'il faut pour valoriser l'interdisciplinarité dans ses programmes, et cela dès le 1^{er} cycle. Certaines de ses disciplines sont à la base interdisciplinaires – il suffit de penser à la traduction –, sans compter qu'il existe déjà des programmes multidisciplinaires – le B.A. multidisciplinaire, la M.A. en sciences sociales, entre autres – qui à la base favorisent le développement de compétences multi- et interdisciplinaires. S'ajoutent

à cela les recherches des membres de notre corps professoral qui, souvent, s'inscrivent dans une démarche interdisciplinaire ou transdisciplinaire. Autrement dit, les leviers sont en place. Il reste maintenant à voir de quelle manière nous pourrions, à la Faculté, poursuivre collectivement la réflexion sur la multidisciplinarité et, surtout, de l'interdisciplinarité dans nos cours et nos programmes de 1^{er}, 2^e et 3^e cycles.

Jean-François Thibault

Doyen de la Faculté des arts et des sciences sociales

Matthieu LeBlanc

Vice-doyen de la Faculté des arts et des sciences sociales

COMMENTAIRE SUR LES PHOTOS

|| *Lucia Choulakian,*
|| *étudiante au Baccalauréat en arts visuels*

Qu'on parle de multidisciplinarité, pluridisciplinarité, interdisciplinarité ou de transdisciplinarité, cela implique l'idée d'un mélange, d'une mise en relation, d'une association, d'une mobilisation ou d'une transversalité entre les disciplines. Ces mélanges étant centraux à l'art contemporain, ils ouvrent le champ à une infinité de possibilités et permettent des résultats uniques et inattendus. Il s'agit d'un processus vers le développement d'une synthèse, d'une fusion entre matières.

Pour démontrer le potentiel de ces approches, j'ai moi-même combiné la discipline des arts visuels et de la science en photographiant la réaction chimique entre du lait, du savon à vaisselle et du colorant alimentaire. C'est le processus de transformation de ces mélanges qui a été photographié, présentant alors une série de compositions uniques reflétant un moment de cette transformation chimique. De la combinaison de couleurs primaires, soit du rouge, du bleu, du vert et du jaune, résultent des mélanges de couleurs et des compositions uniques. Les images présentées illustrent ainsi le potentiel de la connexion entre disciplines. Ces images qui finissent par être abstraites ouvrent la porte à une étendue de possibilités, à une réflexion plus large sur l'apport novateur et étonnant de la fusion entre disciplines.





« JACK OF ALL TRADES » :

le défi de l'interdisciplinarité en littérature

|| *Thomas Hodd*

Commençons par affirmer que je suis largement en faveur de l'interdisciplinarité. Mais comme on peut le déduire par le titre de cet article qui vise une mentalité « touche-à-tout », je crois que le concept d'interdisciplinarité, particulièrement en recherches littéraires, a un potentiel beaucoup plus important au niveau de l'équipe qu'au niveau des spécialistes individuellement.

Cette déclaration repose sur l'observation qu'il est quasiment impossible d'avoir de l'expertise profonde dans deux ou trois domaines de recherche en littérature. Par conséquent, si une chercheuse ou un chercheur essaie de mener de façon individuelle des recherches dites interdisciplinaires, il y a une forte possibilité qu'elle ou il commette des erreurs d'argumentation ou même des omissions fondamentales dans ses travaux. À titre d'exemple, l'année dernière, j'ai rédigé le compte rendu d'un ouvrage dans lequel l'auteure avait mal saisi des éléments importants d'une des deux disciplines concernées

(plus particulièrement le spiritisme, un de mes champs de recherche). En fait, dans un chapitre de son livre, l'auteure a suivi un fil d'argumentation basé sur la fausse prémisse que la personne concernée était médium des esprits, infirmant ainsi toute la discussion de cette partie de son livre. Si l'auteure avait les bases d'expertise nécessaires dans cette deuxième discipline (ou encore si la maison d'édition avait fait appel à une expertise dans chacun des deux domaines du livre pour réaliser la revue entre pairs), cette erreur aurait été signalée et corrigée avant la publication du livre en question. Pourtant, ce livre contenant des erreurs graves se trouve sur les rayons de bibliothèques partout en Amérique du Nord, puis est adopté par des professeures et des professeurs comme manuel de cours et cité par des chercheuses et des chercheurs qui ignorent les problèmes sous-jacents à l'intérieur.

Un deuxième exemple : une maison d'édition m'a contacté récemment pour me demander de rédiger le compte rendu

d'une nouvelle étude interdisciplinaire. En raison de mes expériences avec ce genre d'étude (voir ci-dessus), j'ai exprimé mes préoccupations à la maison d'édition, cherchant à lire le texte avant de procéder à la rédaction d'un compte rendu. Pendant la lecture du livre en question, j'ai jugé que l'auteure n'avait pas suffisamment démontré d'expertise dans une des disciplines qui faisaient partie de son argument (cette fois-ci, dans la littérature canadienne). Comme l'on pouvait s'y attendre, je n'ai pas accepté l'invitation d'en faire le compte rendu. Pour la première fois en 25 ans, j'ai dû refuser une demande de rédiger une critique professionnelle.

Ces expériences m'ont convaincu que dans le monde de l'interdisciplinarité, les études menées par une seule personne offrent trop souvent des analyses superficielles dans un des domaines choisis, ou encore qu'elles accordent trop d'importance aux exemples secondaires ou aux exceptions. De ce fait, l'interdisciplinarité pourrait être abordée

de la même manière que le fait une compagnie qui produit de la marchandise. Au lieu de centraliser les tâches sur un « touche-à-tout » qui est responsable de trouver l'idée du nouveau produit, de fabriquer ce produit et de le vendre, que l'on regroupe l'expertise nécessaire pour relever le défi : l'ingénierie, le marketing, les arts, la comptabilité, la vente et le droit. Chacune de ces expertises contribue à sa propre perspective afin que le groupe puisse aborder tous les enjeux de production.

Comme pour le monde des affaires, dans le monde universitaire, on risque des dommages sérieux si l'on essaie de « vendre » une idée sans avoir toutes les informations expertes requises pour l'appuyer. L'interdisciplinarité est une approche dans laquelle la chercheuse et le chercheur doivent se demander si le risque devient plus grand que la rémunération. Bien que la locution anglaise « Jack of all trades, master of none » (notre « touche-à-tout ») soit parfois employée comme compliment pour l'actrice ou l'acteur qui

joue des rôles très différents, il ne s'agit guère d'une approche qui nous avantage en tant que chercheuses, chercheurs et universitaires indépendants.

L'ART DRAMATIQUE :

à la croisée des chemins

|| *Mathieu Chouinard avec la collaboration de Philippe Soldevila*

L'année 2022 est une année charnière pour le théâtre à l'Université de Moncton. À l'aube de ses cinquante ans, le Département d'art dramatique entame un processus d'auto-évaluation de programme. Au même moment, une nouvelle direction entre en poste, et le corps professoral est en plein renouvellement. Après avoir contribué de façon exceptionnelle à son milieu, notre département doit faire l'exercice sain de se redéfinir. Il doit réactualiser sa pertinence dans son milieu, dans sa communauté et à l'intérieur même de son université. Les bases d'un milieu théâtral vibrant ont été posées, maintenant comment le nourrir et le faire fleurir? Premier élément de réponse : ensemble.

Espace de convergence, le théâtre est d'abord la rencontre entre le public et les actrices et acteurs. Il existe dans cet espace hors du temps, entre ces deux entités, dans un mouvement constant d'aller-retour où chacune se redéfinit constamment

par rapport à l'autre. De la même manière, il est un véritable carrefour artistique. Auteures et auteurs, actrices et acteurs, musiciennes et musiciens, artistes visuels et éclairagistes y sculptent ensemble des univers éphémères, uniques, porteurs de la confrontation et de l'échange entre visions multiples.

Cette convergence dépasse le cadre des arts. Pendant leurs quatre années d'études au Département d'art dramatique, nos étudiantes et étudiants sont, étant donné la nature même du métier, confrontés à plusieurs disciplines. Ils empruntent les locaux de la Faculté de droit afin d'y présenter des plaidoyers dans le cadre de leurs cours de voix. Ils se frottent à la littérature lorsque vient le temps d'analyser les œuvres et leurs auteures et auteurs en vue de leur mise en scène, en chair et en espace. Ils s'initient au chant, à la danse, aux techniques du mouvement. Ils doivent réfléchir et bâtir les outils de promotion et la diffusion des spectacles présentés au Département d'art

dramatique. Ils doivent savoir monter, ventiler, administrer et tenir des budgets de production qui soient à la fois rigoureux et résilients. Ils font appel aux concepts de physique acoustique lorsqu'ils pensent le son et sa spatialisation. Ils doivent savoir analyser le spectre des couleurs et son influence sur la psyché humaine lorsqu'ils bâtissent un éclairage. Ils réfléchissent le théâtre en s'appuyant sur plusieurs concepts philosophiques : l'éthique, l'esthétique, l'humanisme pour ne nommer que ceux-là. Parallèlement, ils apprennent à manier la scie, le pinceau, la perceuse, la machine à coudre, le projecteur, le haut-parleur, l'électricité et la machine à café!

Par ailleurs, si les occasions d'échanges existent dans notre université, force est de constater qu'elles sont, le plus souvent, improvisées. On se partage des concepts théoriques et parfois des locaux, mais on ne se partage ni les membres du corps professoral, ni les cours, ni les étudiantes et étudiants, ni l'es-

pace de réflexion. Il y a trop peu d'efforts concertés, et chacune et chacun continue de travailler en vase clos – nous les premiers! Les étudiantes et étudiants en droit gagneraient-ils à suivre des cours de jeu ou de voix? Une étudiante ou un étudiant en musique pourrait-il assurer la composition de l'environnement sonore d'un spectacle théâtral des finissantes et finissants en art dramatique? La logistique et les budgets de production pourraient-ils faire l'objet d'un projet conjoint en administration? Les exemples sont nombreux et nécessitent un minimum de créativité et de souplesse. Nous sommes d'avis que la multiplication des interactions entre étudiantes et étudiants, professeures et professeurs, départements et facultés ne peut qu'être profitable et, qu'en fin de compte, faire de nous toutes et tous de meilleures chercheuses et de meilleurs chercheurs, de meilleures citoyennes et de meilleurs citoyens. C'est dans cette optique d'interdisciplinarité – voire de transdisciplinarité – que

l'équipe du Département d'art dramatique souhaite avancer.

Or, il se trouve que nous disposons déjà d'un espace fabuleux où, deux fois par année, nos étudiantes et étudiants et leurs professeures et professeurs montent un spectacle de toutes pièces. Véritable buffet d'apprentissage expérientiel et de compétences transversales, le Studio-théâtre La Grange, par trop bien caché à ce jour, est un joyau au potentiel inestimable. Nous croyons fermement qu'il peut devenir un véritable modèle de collaboration et de coopération, s'inscrivant de façon concrète au carrefour des disciplines. Il nous revient donc de l'amener à étendre ses ramifications, tant au sein de l'université qu'au cœur de la Cité acadienne. À la fois agora et incubateur, il pourra ainsi, telle une immense marquise lumineuse, rayonner fièrement de l'Université de Moncton jusque dans la grande francophonie qui l'abrite.

TRACER DES LIGNES DANS L'ESPACE :

un artiste visuel en résidence à la Faculté d'ingénierie

|| Jennifer Bélanger

*Un dessin
est simplement
une ligne qui fait
une promenade.*

Paul Klee

Originaire de Sainte-Marie-de-Kent, Mathieu Léger est un artiste interdisciplinaire œuvrant en photographie, en performance, en dessin, en sculpture et en musique. Ancien de l'Université de Moncton, il a entamé ses études au Département de musique, en percussion, pour ensuite obtenir un baccalauréat ès arts en littérature anglaise et beaux-arts en 1999. Il a au-delà de 25 ans de pratique en arts visuels, a plusieurs expositions solos à son actif et a réalisé plus de 70 résidences à

travers le monde. En 2021, il a obtenu le prix Strathbutler de la Fondation Sheila Hugh Mackay et le Prix de la lieutenant-gouverneure pour l'excellence dans les arts, deux distinctions qui soulignent une contribution substantielle à la province du Nouveau-Brunswick.

Léger est le premier artiste visuel à réaliser une résidence en recherche et création à la Faculté d'ingénierie de l'Université de Moncton. En travaillant de près avec les techniciens, il créera une série de formes ou d'objets basés sur ses dessins géométriques¹, et ce, à l'aide des technologies de la sculpture, virtuelle telles que la CAO², les logiciels d'impression 3D et Concrete Fabric Formwork³. Le médium du dessin prend de plus en plus d'ampleur dans sa pratique et se manifeste de manière plutôt conceptuelle et formelle. Ce projet de résidence a pour but de réimaginer la transfor-

mation des structures abstraites dessinées, en objets.

Cette résidence est un prolongement d'un projet réalisé à Montréal en 2009 où Léger a photographié des vestiges de travail de construction, soit des carrés peints en aérosol, des traces de vices dans les trottoirs ou des sections coupées dans le pavé. Il éprouve une appréciation esthétique et un intérêt formel pour ces interventions dans le paysage urbain. Dans cette optique, grâce à un recadrage, ces traces de construction peuvent être considérées comme artistiques. Alors, Léger pourrait être vu comme un spectateur accidentel et l'ouvrier comme un artiste non intentionnel. Ces fragments de motifs ou de formes trouvés sont souvent le point de départ pour son travail. Les photographies de ces sites sont projetées sur le papier et certains éléments clés sont dessinés en donnant comme résultat



des compositions épurées et presque abstraites. On pourrait imaginer dessiner une série de montagnes, pour ensuite effacer tout, sauf les sommets.

Dans le même ordre d'idées, les dessins utilisés à la faculté découlent de points de référence semblables à la technique de la triangulation GPS⁴, soit des tracés géométriques à partir de lignes imaginaires. Les lignes immatérielles du GPS, la cartographie et la façon dont on navigue dans ces espaces de façon réelle et abstraite sont à la base de sa démarche. Que ce soit à travers des projets où il fixe des trajets sur une carte en invitant des gens à marcher avec lui⁵ ou des performances où il questionne des notions de frontières et territoires en col-

lectionnant des objets perdus⁶, le lieu et l'espace sont aussi essentiels dans sa démarche artistique.

Léger réfléchit aussi à l'acte de dessiner comme acte performatif et utilise souvent le dessin comme performance et comme archive. Dans le cadre de Boîte blanche à la Galerie Sans Nom en 2021⁷, il a invité les gens des Îles-de-la-Madeleine à lui envoyer une description d'un site qu'il a par la suite interprété en dessin. Le résultat est une série d'une vingtaine d'œuvres sur papier de paysages fabriqués.

Pour cette résidence, Léger se focalise surtout sur l'exploration et le processus sans attendre un résultat fixe ou un certain nombre de sculptures.

Il considère que cette expérience est un privilège qui apporte des apprentissages interdisciplinaires et informe les pratiques de l'artiste, du corps professoral, du personnel et de la population étudiante.

¹ Conception assistée par ordinateur.

² Une technique qui permet le moulage du béton avec textile.

³ Il faut noter que l'artiste est tout de même informé sur ce genre de technologie, ayant travaillé dans une firme de prototypage rapide pendant 4 ans.

⁴ Procédé géodésique ou topographique dans lequel on mesure les angles d'un ensemble de triangles. Source : <https://www.larousse.fr/>

⁵ *The Distance Between Us*, performance, 2016

⁶ *Méthodologies pour touristes*, performance, 2013-

⁷ Projet échange entre le centre d'artistes autogéré Galerie Sans Nom (Moncton) et Ad Mare (Îles-de-la-Madeleine).

L'ART DES SILHOUETTES LANGAGIÈRES :

penser une méthode sociolinguistique qui entrecroise les beaux-arts

|| *Isabelle Leblanc*

Au cours de la dernière année, j'ai eu l'occasion de siéger au comité doctoral d'une étudiante qui prépare la première thèse en création-recherche en sociolinguistique en France. En mobilisant la poésie et l'approche ethnographique, cette étudiante explore l'intersection entre la création artistique et la description ethnographique d'un terrain de recherche. En historicisant la méthode ethnographique, elle a su montrer la part importante que joue la créativité dans le développement de cette approche. Pourquoi ne pas réinventer le carnet ethnographique en adoptant une posture de création poétique? Elle s'appuie sur une littérature anthropologique pour montrer que ce lien entre la création et la recherche n'est ni nouveau ni impossible à tisser. Sa recherche m'a inspirée à examiner les méthodes artistiques en ethnographie et j'ai découvert des

projets passionnants qui mobilisent la marche ethnographique dans l'étude de l'aménagement linguistique d'un territoire ou même la mobilisation de silhouettes langagières dans l'étude du rapport entre corps, trauma et langue.

En effet, le trauma langagier a été examiné dans des recherches qui portent sur les communautés aborigènes en Australie ou les communautés noires en Afrique du Sud. Dans ce type d'étude, la méthode des silhouettes langagières est mobilisée pour tous les groupes d'âge, mais peut être particulièrement intéressante dans le cadre des projets en milieu scolaire, pour permettre aux individus qui ont vécu un trauma langagier, par exemple en ayant subi des exclusions systématiques de leurs langues au sein de l'espace public.

Comment trouver les mots pour dire ce qui ne se dit pas? Cette limite du langage pour parvenir à mettre en mots les traumatismes langagiers et identitaires peut être dépassée par la mobilisation de méthodes artistiques. Tout comme la mobilisation de photos peut faire une meilleure entrée en matière lors d'une ethnographie langagière afin d'évoquer des souvenirs sociolangagiers difficiles, les silhouettes langagières peuvent aussi encourager la réflexivité à travers le choix de couleurs et d'association entre des parties du corps et différentes manières d'utiliser les langues. Afin d'éviter de plonger les personnes dans un sentiment de « ne pas trouver les bons mots » pour exprimer ce qu'elles voudraient dire, l'entrée en matière se fait par des choix de couleurs qui sont ainsi associées à des parties de leur corps ainsi qu'aux représentations langagières. Parler, c'est



FIGURE 1

un acte inscrit dans le corps et le corps devient lui-même un espace discursif. C'est donc dans cette volonté de développer la méthode des silhouettes langagières en Acadie dans le cadre de mon enseignement et dans le cadre de projets de recherche que j'ai offert un contrat de création-recherche à une étudiante aux beaux-arts, Katerina Olkinitskaya. Katerina a développé dix silhouettes en prenant en compte mon désir de faire preuve d'une plus grande inclusion dans la morphologie diverse des corps. Avec une attention particulière à l'inclusion des rondeurs (figure 3) ainsi qu'aux divers types de

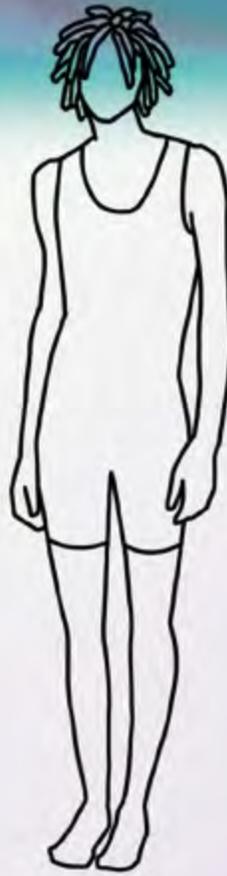


FIGURE 2

cheveux (figure 2), Katerina a su créer un corpus de silhouettes que je compte partager au sein de mon réseau international de recherche. Katerina a même conçu une silhouette qui prend en compte un processus diffus et pluriel de son corps (voir figure 1). Il ne faut donc pas seulement réfléchir à la multidisciplinarité et l'interdisciplinarité, mais oser plonger dans une forme de transdisciplinarité que je conçois comme étant ni de l'ordre de la multiplication ni de l'ordre de la rencontre entre des disciplines, mais bel et bien comme un façonnement qui va au-delà des limites existantes afin d'aborder de front

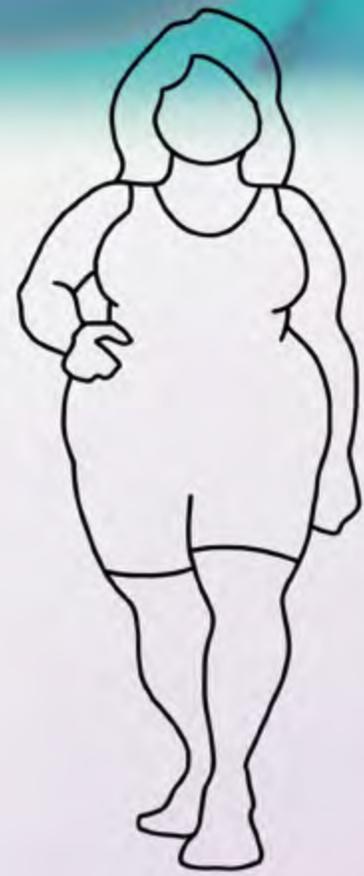


FIGURE 3

les impensés de nos approches méthodologiques trop souvent intimement ancrées dans des silos disciplinaires.

L'APPRÉHENSION D'ENJEUX SOCIAUX PAR LA MULTIDISCIPLINARITÉ ET L'INTERDISCIPLINARITÉ :

une perspective étudiante

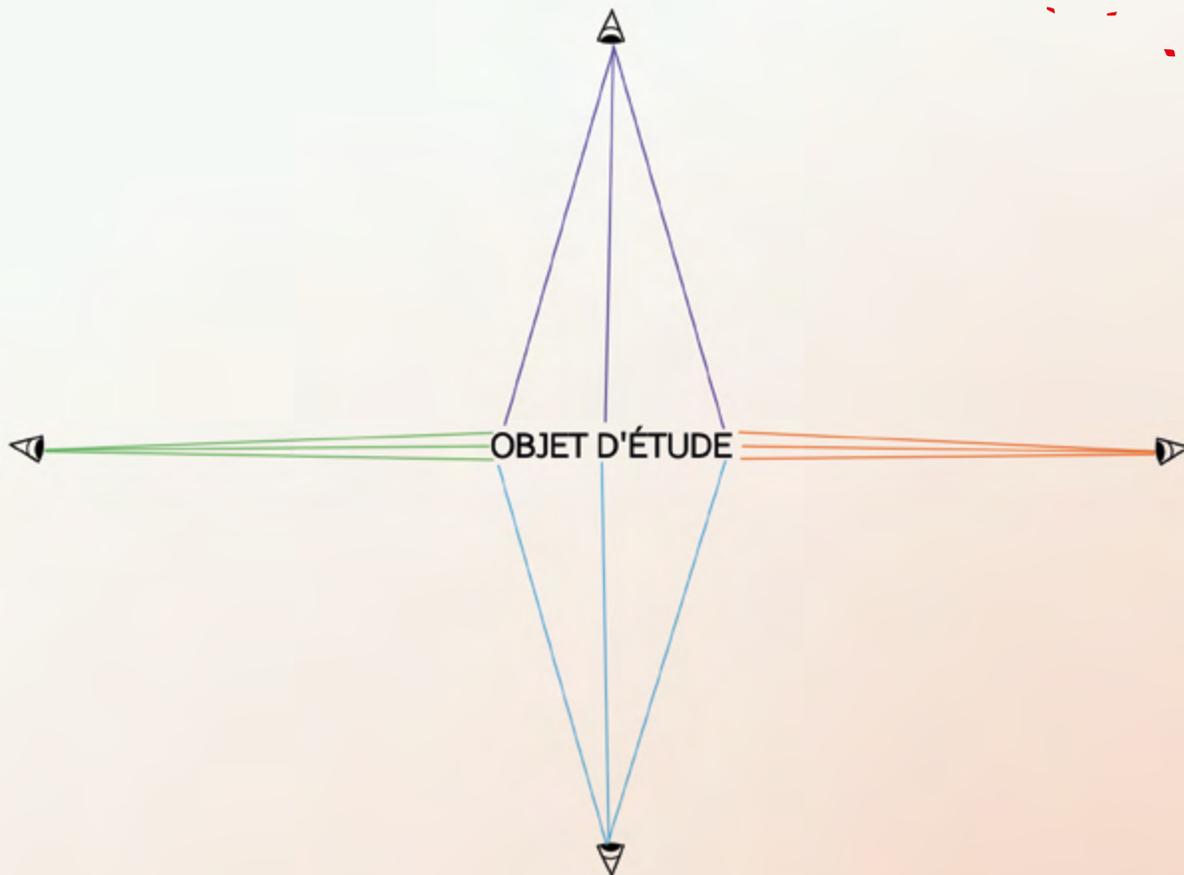
|| *Zacharie Collins, M.A. en sciences sociales*

Alors que la plupart des programmes universitaires adoptent une approche monodisciplinaire, pourquoi choisir une maîtrise multidisciplinaire en sciences sociales?

J'ai entamé mes études dans un programme monodisciplinaire, en psychologie, et un cours sur la psychologie et le droit m'a inspiré à ajouter la criminologie comme deuxième majeure. Dès ma troisième année d'université, j'ai pu observer l'apport d'une deuxième discipline à un objet d'étude, par exemple les comportements complexes qui ont été construits comme « criminels » ou « déviants » par les détenteurs de pouvoir dans notre société. Quelques années

après avoir obtenu mon baccalauréat, j'ai fait des études de premier cycle à l'Université de Moncton en éducation secondaire (majeure histoire, mineure sciences sociales). Toutefois, aussitôt que j'ai entendu parler de la nouvelle maîtrise multidisciplinaire en sciences sociales à l'Université de Moncton, cela a piqué mon intérêt et j'ai décidé de la poursuivre. Ayant reçu une formation dans quelques disciplines connexes, je me réjouissais à l'idée de suivre des cours de deuxième cycle offerts par des professeur.e.s qui ont différentes perspectives et de pouvoir enfin utiliser des outils de plus d'une discipline pour analyser un seul enjeu.

Le sujet de ma thèse, la mobilisation linguistique de 2018 en Ontario français, se prête bien à l'étude interdisciplinaire. Cette mobilisation s'inscrit dans une longue histoire de lutte franco-ontarienne, à la fois sociale, politique et juridique. Une approche interdisciplinaire, qui sert de méthodes ou de perspectives de plus d'une discipline pour mettre en relation les savoirs sur une question, semblait donc naturelle pour aborder mon objet d'étude. La théorisation sur les mouvements sociaux emprunte elle-même des éléments de plusieurs disciplines. La discipline de l'histoire, bien sûr, nous permet d'étudier les événements en faisant des liens à travers le temps. La psychologie aide à mieux comprendre les



différences individuelles, pour lesquelles certaines personnes ont été motivées à se mobiliser, tandis que d'autres ne l'étaient pas. Pour sa part, la sociologie cherche les explications sociales de cette forme d'action collective, entre autres les rapports sociaux et les processus politiques. La science politique peut par ailleurs éclairer le rôle qu'ont les mouvements sociaux dans ces processus politiques. La criminologie nous aide à comprendre les conditions dans lesquelles une manifestation, une forme de désobéissance civile, peut être construite socialement et être accordée un niveau de légitimité, à la fois par ses participant.e.s, les acteurs ou les institutions vers qui la contestation est dirigée et les

forces de l'ordre. En mettant en relation les techniques et les savoirs de ces différentes disciplines dans une approche interdisciplinaire, nous pourrions brosser un portrait plus complet de la problématique, affaire qui pose ses difficultés en sciences sociales, où nos objets d'études sont complexes.

En étudiant à la maîtrise en sciences sociales, un programme multidisciplinaire, nous avons la chance de suivre des cours offerts par un corps professoral qui se spécialise dans différentes disciplines complémentaires (pour l'année universitaire 2019-2020, il y avait des professeur.e.s en sociologie, en criminologie, en histoire, en philosophie et en

gestion). J'ai aussi pu côtoyer des étudiant.e.s provenant d'autres disciplines qui m'ont aidé à pousser ma propre réflexion sur mon sujet de thèse, en me proposant de nouvelles pistes. Bref, comme plusieurs, je suis convaincu que la multidisciplinarité et l'interdisciplinarité dans les programmes d'études et dans la recherche sont à privilégier pour comprendre et résoudre des problèmes sociaux.

LE RÉSEAU INTERNATIONAL DES CHAIRES SENGHOR DE LA FRANCOPHONIE,

**un réseau multidisciplinaire présidé
par Christophe Traisnel**

|| *Pierre-Marcel Desjardins*

Christophe Traisnel, titulaire de la Chaire Senghor en francophonies comparées de l'Université de Moncton et directeur adjoint de l'École des hautes études publiques, préside depuis peu le Réseau international des Chaires Senghor de la Francophonie. Ce réseau multidisciplinaire créé en 2002 a quatre missions :

- Diffuser un enseignement de base sur l'histoire, la géopolitique, et les institutions et les coopérations de la francophonie;
- Produire de la recherche sur l'objet « francophonie »;
- Animer un débat d'idées sur le monde francophone et son évolution; et
- Favoriser la coopération entre partenaires francophones.

Le Réseau compte présentement vingt-et-une chaires. On en trouve quatre en France et trois au Canada, mais également dans des pays comme le Vietnam, la Roumanie, les États-Unis, le Liban, le Sénégal, la Turquie et l'Arménie. Les titulaires de chaires se rencontrent annuellement dans le cadre de l'assemblée générale.

Le Réseau est véritablement multidisciplinaire. Parmi les disciplines des titulaires, mentionnons l'histoire des relations internationales, la science politique, la géographie, les sciences agronomiques, l'histoire, la littérature, la pédagogie expérimentale et le développement international.

Parmi les membres du réseau, soulignons l'Université Senghor d'Alexandrie. Cette université propose, à Alexandrie et sur ses dix autres campus en Afrique et en Europe, des masters spécialisés et des formations courtes répondant à des besoins de renforcement de compétences des cadres pour le développement de l'Afrique. Forte d'un réseau « de plus de 200 universitaires et spécialistes, venant de tout l'espace francophone ainsi que de ses collaborations avec de grandes institutions et organisations internationales, elle délivre ainsi des formations d'excellence, adaptées au contexte africain et à travers une pédagogie active centrée sur l'accompagnement de l'étudiante ou l'étudiant ou de l'agente ou de l'agent en formation, dans



son projet de professionnalisation » (www.chaires-senghor.com). Il est digne de mention que l'Université Senghor est engagée dans la défense des droits de la personne et en faveur de l'égalité femme-homme.

Un autre membre, très pertinent pour l'Acadie, est l'Université de Poitiers. La titulaire de la Chaire est Ariane Le Moing, maître de conférences en civilisation nord-américaine et directrice de l'Institut d'études acadiennes et québécoises (IEAQ). L'IEAQ est partenaire de longue date de l'Université de Moncton. Le Réseau des chaires représente donc un mécanisme supplémentaire pour développer plus de liens entre nos deux établissements.

Les Chaires développent leurs propres projets. De plus, certains projets regroupent plusieurs membres du réseau. Un exemple de tels projets est la création d'un MOOC sur les francophonies comparées. Ce projet vise à préparer des vidéos pour mieux comprendre la francophonie dans sa diversité. Les thèmes abordés sont très variés. On retrouve, par exemple, l'histoire de la langue française, l'histoire de la francophonie, l'impact du français sur les échanges commerciaux, la francophonie et la santé, et les notions de cultures rapportées à la francophonie.

Trois personnes appuient, au bureau, le président du réseau, Christophe Traisnel. Nicolae Popa, titulaire de la Chaire de l'Université de l'Ouest de Timisoara (Roumanie) et Thi Hanh Nguyen, titulaire de la Chaire de l'Académie Diplomatique du Vietnam, à Hanoi, sont tous deux vice-présidents du réseau. Pierre-Marcel Desjardins, associé à la Chaire de l'Université de Moncton, est le trésorier.

TROIS PROFESSEURS ET TROIS PERSPECTIVES

dans un seul cours

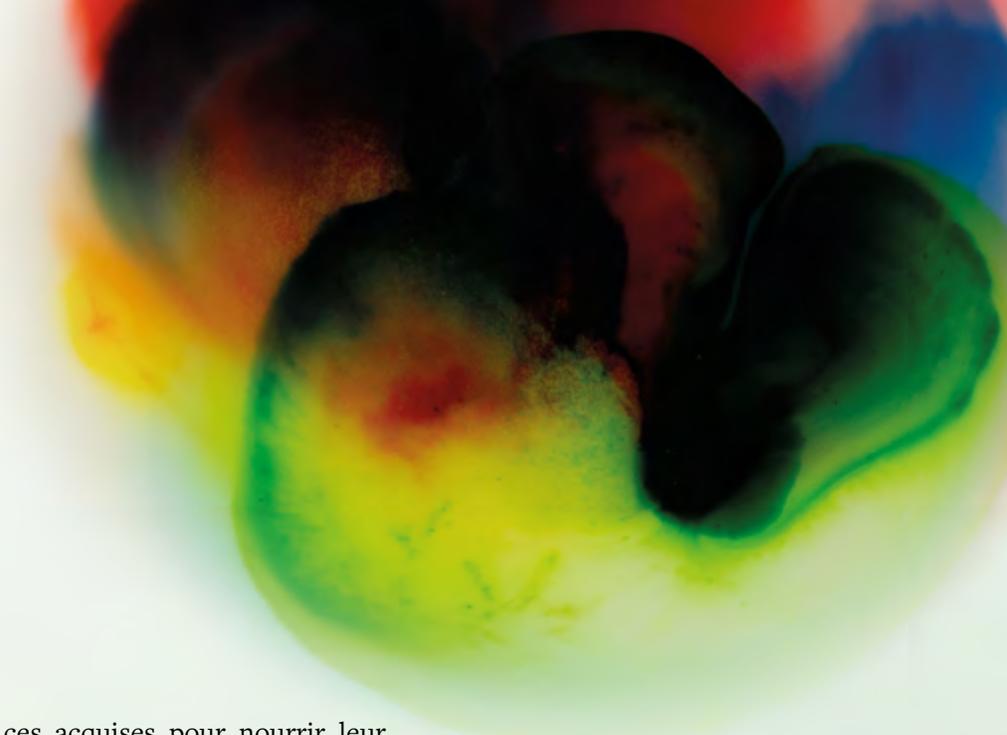
Jeremy Hayhoe || François Renaud || Arnaud Scaillez

Choisir de suivre le cours *Épistémologie et histoire des sciences sociales* peut impressionner, au départ, les étudiantes et les étudiants inscrits à la maîtrise en sciences sociales. Son contenu leur permet de jeter un regard critique sur les études qu'ils seront amenés à lire pour ce cours, mais aussi sur celles qui feront l'objet de leur propre travail de thèse. Ils y apprennent aussi l'importance de connaître l'évolution de la pensée et la teneur des débats critiques ayant participé aux évolutions de différentes disciplines de recherche. Ce cours, donné par trois professeurs, offre diverses perspectives aux étudiantes et étudiants, ce qui enrichit d'autant plus le contenu des apprentissages de ces dernières et ces derniers. La partie abordant les sciences de gestion leur présente les évolutions de la pensée critique en la matière, mais les aide aussi à mieux se mouvoir au sein d'une étude scientifique afin de les familiariser avec ce type de lecture qu'ils devront faire au cours de plusieurs sessions successives.

La deuxième partie du cours traite de l'histoire des sciences sociales. Il n'est évidemment pas possible de couvrir de façon exhaustive un sujet aussi large, ni même d'entrer dans les détails en seulement quatre séances. Nous nous sommes donc concentrés sur quelques thèmes ou moments importants dans l'évolution des sciences sociales. Ces thèmes incluent les Lumières, la professionnalisation à partir de la naissance de l'université de recherche en Allemagne à la fin du XIX^e siècle, les débats sur les frontières entre les disciplines des sciences sociales, et les relations entre les sciences sociales et le pouvoir (notamment colonial). Suivre dans le temps les deux processus de professionnalisation et de différenciation des disciplines, dans une approche qui tente d'éviter la téléologie, permet aux étudiantes et étudiants de découvrir qu'il n'y a jamais eu un seul modèle pour organiser les savoirs ou les frontières disciplinaires dans les sciences sociales. Nous espérons que les étudiantes et étudiants qui ont

suivi le cours auront jugé utile d'avoir une perspective historique et historienne sur leurs disciplines.

La troisième partie du cours porte sur les débats philosophiques en rapport aux sciences sociales. Elle traite d'enjeux fondamentaux qui ont marqué l'histoire des sciences sociales et qui continuent à les transformer, tels que leur ambition scientifique, la distinction fait-valeur, leur visée éventuellement critique et émancipatoire. Autrement dit, sous forme de question : en quel sens, dans quelle mesure les sciences sociales sont-elles capables d'objectivité comme en sont capables, ou semblent en être capables, les sciences naturelles (positivisme vs constructivisme)? Cette objectivité exige-t-elle de la savante ou du savant, de l'observatrice ou de l'observateur, la neutralité du point de vue des valeurs (décrire vs évaluer)? La fonction des sciences sociales est-elle d'expliquer la réalité sociale ou également de la critiquer et de



la changer (compréhension du déterminisme social vs engagement social et politique)? Ces enjeux sont étudiés à partir de textes fondateurs ou marquants qui éclairent les présupposés, ou postulats, sous-jacents aux théories et aux pratiques contemporaines. La méthode d'enseignement est avant tout axée sur la discussion. Ces lectures et ces discussions permettent aux étudiantes et étudiants d'enrichir leurs connaissances pratiques et historiques en sciences sociales et, surtout, leur réflexion personnelle sur celles-ci. Le travail final est l'occasion d'approfondir l'un des problèmes clés traités en classe, en rapport à un enjeu contemporain laissé au libre choix des étudiantes et étudiants.

En somme, à la fin de ce cours, les étudiantes et étudiants bénéficient de trois perspectives disciplinaires les amenant, désormais, et dans les sessions à venir, à utiliser les connais-

ces acquises pour nourrir leur propre travail de recherche et, au final, le contenu de leur future thèse.

BIEN AU-DELÀ DE LA PARTITION :

comment s'articule le sens de l'expérience musicale

|| *André Bourgeois*

La musique nous accompagne dans nos activités quotidiennes : le sport, la relaxation, le magasinage ou une simple évasion dans le confort de chez soi. Elle rehausse et encadre aussi les événements qui nous rassemblent : cérémonies, événements culturels, services religieux et fêtes de tout genre. La musique peut aussi nous déranger au quotidien, particulièrement quand elle envahit notre espace sonore personnel contre notre gré. La musique marque donc profondément l'expérience humaine et, à son tour, porte les marques de l'expérience humaine.

L'étude de l'expérience musicale dans la vie quotidienne est fondamentalement transdisciplinaire parce que le sens de l'expérience musicale s'articule bien au-delà des propriétés proprement musicales des œuvres. La musique, en effet, tire son sens dans les nombreux usages que le public et les interprètes en font, sur les scènes et dans les milieux où elle est produite et les liens qu'on tisse, consciem-

ment ou non, entre la musique et nos expériences antérieures, qu'elles soient proprement musicales ou non. Ainsi, les sciences sociales et les sciences cognitives sont des alliées évidentes lorsqu'on adopte une approche transdisciplinaire de la musique. Les sciences du langage le sont aussi, comme nous le verrons plus bas. Retracer, au moyen des outils de recherche d'autres disciplines, les liens qui existent entre une œuvre et les actrices et acteurs impliqués dans sa création, sa diffusion et sa réception, permet d'étendre et d'enrichir notre conception de l'expérience musicale. Pourquoi tenons-nous autant à ce que la musique nous accompagne au quotidien? En tant qu'artiste, pourquoi se livre-t-on une activité musicale?

Cette dernière question est particulièrement pertinente si l'on considère des pratiques musicales comme l'improvisation libre et le free jazz, activités qui étaient au cœur des réflexions lors d'un séminaire en musicologie au Département de musique

en hiver 2020. En effet, l'expérimentation des pionnières et pionniers de ces mouvements des années 1960-70 s'étend bien au-delà de préoccupations strictement esthétiques. Leur jeu musical met les participantes et participants sur un pied d'égalité et les pousse à trouver collectivement des solutions aux « problèmes » imprévisibles qui s'imposent au cours de leur activité. Le processus créatif est collectif et, par définition, permet et impose la simultanéité, la participativité et l'interactivité. Pour ces pionnières et pionniers, ces paramètres ont le potentiel d'ouvrir la voie à l'exploration de différents modèles d'organisation sociale, à l'expression de luttes politiques et même, dans certains cas, à une gamme d'expériences spirituelles communautaires. Puisque son matériau principal – le son – peut être déployé, déconstruit et réinventé facilement et rapidement, l'improvisation musicale devient un terrain de jeu fertile pour enchaîner vite (et sans danger) plusieurs types d'expérimentation.

L'intersection de ces quêtes est évidente dans la musique improvisée des années 1960-70, ainsi que dans les écrits et publications artistes, et même dans leur image de marque. À moins d'adopter une approche transdisciplinaire, les chercheuses et chercheurs peuvent difficilement prendre en compte ces aspects de l'activité des artistes de l'improvisation. Et ce d'autant moins que nous ne pouvons pas compter sur la partition ou sur la théorie musicale traditionnelle, puisque la pratique de l'improvisation libre résiste aux deux. Les artistes de l'improvisation ne planifient et ne prescrivent aucun contenu dit « musical » avant le moment de la performance. Leur production est émergente et évanescence. Les artistes préfèrent demeurer dans un état liminal et transitionnel, où la stabilisation de tout contenu est continuellement évitée. C'est sur ce terrain de jeu que les artistes de l'improvisation s'épanouissent le mieux. L'analyse musicale traditionnelle manque d'outils qui permettraient de retracer une telle pratique tout en respectant la nature propre.

Les sciences du langage offrent à cet égard quelques pistes intéressantes. La sémiotique (l'étude des signes) en particulier, est bien plus productive et facile à appliquer en dehors des langues orales que la sémantique, et permet de décrire l'expérience musicale en articulant les qualités sonores de l'œuvre, les relations intertextuelles qui

se tissent au moment de l'activité musicale et, enfin, les lois (musicales ou non musicales) qui contribuent à notre appréciation d'une performance. Cette discipline s'avère donc utile lorsqu'on cherche à décrire des pratiques musicales dont les lois et principes unificateurs ne peuvent pas être recherchés directement dans les matériaux musicaux eux-mêmes. Une approche transdisciplinaire qui puiserait par exemple dans la sociologie et la sémiotique permet de retracer autrement les conventions qui soutiennent l'activité collective des improvisateurs, tout en honorant un des principes fondamentaux de cette pratique, soit de ne rien prescrire en matière de propriétés et de contenus proprement musicaux. Ces voies d'analyse ont aussi été explorées lors du séminaire en musicologie sur l'improvisation en hiver 2020.

Malgré l'évanescence de sa production, il existe depuis plusieurs décennies une tradition de l'improvisation libre que l'on peut observer sur différentes scènes locales, dans des réseaux de collaborations internationales, des lieux de performance désignés, des festivals et maisons de disques. L'activité musicale des artistes de l'improvisation n'est pas sans règles, non plus. Tout simplement, ce n'est pas la partition ou la théorie musicale traditionnelle qui permettra d'en déceler les principes unificateurs. Les témoignages d'artistes de l'improvisation nous renvoient plutôt vers un

ensemble de codes de conduite : certaines attitudes, valeurs, préoccupations esthétiques et stratégies partagées – toutes développées de telle manière que l'on puisse stimuler la production collective spontanée et célébrer les aspects les plus émergents et évanescents d'une performance musicale. C'est seulement avec une connaissance de ces principes unificateurs que l'on peut apprécier l'activité en temps réel des artistes de l'improvisation et les paysages sonores qui en sont les produits.

André Bourgeois est musicien de formation et titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en musique de l'Université McGill. Il détient aussi un Ph. D. en sciences du langage de l'Université de Perpignan (France) et un Ph. D. en communications de l'Universidade Federal Fluminense (Brésil), diplômes qui ont été obtenus dans le cadre d'un programme Erasmus qui soutient des projets de recherche transdisciplinaires en études culturelles.

LA PLURIDISCIPLINARITÉ

au service d'une recherche multi-territoriale

|| *Arnaud Scaillez et collègues*

Porté par l'Université Rennes 2, en France, le projet PERI#WORK fait l'objet d'un financement de l'Agence nationale de la recherche (ANR). La recherche a débuté en octobre 2018 et est réalisée par une équipe franco-canadienne pluridisciplinaire (sociologie, géographie, gestion, économie et information-communication). Ce projet porte sur les espaces de travail partagé (espaces de coworking) situés hors métropole, avec des enquêtes menées en France, en Allemagne, au Québec et au Nouveau-Brunswick.

En considérant le caractère sociétal général de cette tendance nouvelle, l'approche pluridisciplinaire a permis de définir un cadre élargi dans le but d'étudier le phénomène sous différents angles. Au sein de ce projet, la pluridisciplinarité a été utilisée comme une stratégie de recherche permettant de mettre en évidence la diversité des savoirs et des méthodes. Chacune

des disciplines conserve son identité, mais leur rencontre enrichit la méthode de leur spécificité, entraînant par la même occasion une construction des savoirs plus riches.

Les premiers résultats révèlent de nombreuses similitudes dans les motivations des utilisateurs, telles que l'envie de travailler en autonomie hors de l'organisation hiérarchique traditionnelle, d'éviter le stress et la pollution de la vie urbaine, de vivre proche de la nature pour ses enfants, ainsi que le souhait de bénéficier d'un environnement de travail convivial et partagé avec d'autres utilisateurs et utilisatrices. Le choix du lieu est souvent motivé par des raisons très personnelles (attachement à l'endroit ou au quartier en raison de liens familiaux déjà existants (lieu de naissance, quartier de son enfance, où vivent encore certains membres de sa famille, lieu de vie ou d'emploi du conjoint ou de la conjointe, etc.) ou en raison d'autres mo-

tifs d'ordre personnel (scolarisation des enfants dans une école particulière, réduisant les choix envisageables du lieu d'installation). Il arrive aussi que les individus utilisent ces espaces après avoir déjà connu une première partie de leur trajectoire marquée par des mobilités (au cours des études et pendant les premières années de leur carrière), ou bien encore, le retour sur le territoire d'origine coïncidant, pour certains, avec la fondation d'une famille.

Ce projet devait s'échelonner sur trois années et s'achever à l'automne 2021, mais la situation pandémique ayant occupé près de la moitié de la période, sa durée s'est vu prolongée et les publications s'échelonneront en 2022 et même 2023. Un livre collectif est prévu chez l'éditeur Edward Elgar, alors qu'un ouvrage est déjà paru en 2019 aux PUQ et PUR¹ de même que plusieurs articles sur la situation au Canada². L'approche pluridisciplinaire a facilité la réalisation



du projet, en agissant comme un catalyseur, et ce, en dépit des circonstances. Chaque équipe de chercheurs et chercheuses a su maintenir le cap et chaque discipline a fait office de satellite permettant plus aisément de tourner en orbite tout autour de cet objet de recherche.

1 Krauss, G. et D.-G. Tremblay (dir.) (2019). *Tiers-lieux - travailler et entreprendre sur les territoires : Espaces de coworking, fablabs, hacklabs*. Rennes et Québec, Presses universitaires de Rennes et Presses de l'Université du Québec. <https://www.puq.ca/catalogue/livres/tiers-lieux-3590.html>

2 Tremblay, D.-G. et Scallerez, A. (2020). « Coworking spaces : New Places for Business Initiatives? », *Innovation. Journal of Innovation Economics and Management*, n° 31, 2020/1, p.39-67. https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=JIE_PR1_0063 et Tremblay, D.-G. et E. Vaineau (2020). « Le coworking en région au Québec : une innovation territoriale, entrepreneuriale, contribuant au développement local? » *Organisation et Territoire*, vol. 29, n° 2, juin 2020, p. 55-67. <http://revues.uqac.ca/index.php/revueot/article/view/1150/985>

L'APPORT DES COURS DE LANGUE

en vue du marché du travail

|| *Cynthia Létourneau*

La formation linguistique à l'Université de Moncton n'est pas un programme en soi; par contre, elle fait partie de tous les programmes d'études de premier cycle. Au quotidien, poursuivre des études universitaires consiste grosso modo à écouter, à lire, à comprendre, à analyser, à discuter, à rédiger, et ce, afin d'enrichir ses connaissances, d'acquérir des compétences et de développer son esprit critique. Pour la plupart des étudiantes et des étudiants, l'université sera leur dernière occasion d'améliorer leurs compétences linguistiques avant leur entrée sur le marché du travail. Savoir communiquer est une compétence universelle, essentielle aux études et sur le marché du travail. En ce sens, qui oserait affirmer que lire, écrire et s'exprimer est inutile en milieu universitaire? Personne, de toute évidence, car ce sont des compétences fondamentales.

Les exemples concrets ne se limitent pas au personnel enseignant qui s'exprime aisément dans le registre normatif ni au traducteur qui connaît les règles de grammaire sur le bout de ses doigts. En accordant de l'importance à la communication, écrite et verbale, on met en valeur les compétences spécifiques de chaque domaine. Pour ne citer que quelques exemples :

- la ou le journaliste qui rédige des articles avec rapidité et facilité;
- l'avocate qui lit des tonnes de documents afin de présenter avec conviction des arguments solides;
- l'ingénieure qui s'exprime clairement et avec dynamisme lorsqu'elle explique l'avancement d'un projet en cours aux membres de son équipe;

- la ou le médecin qui vulgarise ses connaissances tout en faisant preuve d'empathie durant ses consultations avec les patientes et les patients;
- l'infirmier qui prend des notes claires et précises, et ce, quotidiennement, dans les dossiers médicaux;
- les gens d'affaires qui créent leur page Web dans les deux langues officielles pour promouvoir leurs services ou leurs produits;
- le ou la gestionnaire qui communique avec le personnel de manière efficace, concise et cohérente.



Peu importe le programme d'études, les cours de français que l'étudiante ou l'étudiant suit lui permettent d'améliorer la cohérence, la clarté, l'efficacité, en somme, la qualité de son message, qu'il soit à l'écrit ou à l'oral. Ces cours suscitent une prise de conscience en ce qui a trait à la communication en général et aux registres de langue à adopter selon les circonstances et le public. Actuellement, la communication verbale et non verbale n'a jamais

été aussi prédominante, que ce soit dans le cadre de réunions, de conférences, ou de formations, et ce, en présentiel tout comme à l'écran. La communication écrite est par ailleurs omniprésente au quotidien : clavardage, courriels, médias sociaux, documents administratifs, blogues, lettres d'opinion, etc. Bref, la langue, code de la communication, est partout. On l'entend, on la voit, on l'écrit, on la lit. Certaines personnes l'aiment, d'autres moins, mais per-

sonne ne peut en faire fi. C'est une compétence parfois impopulaire, malmenée, malaimée, mais pourtant si nécessaire, si utile, si vivante. En fait, c'est une compétence que l'on a la chance de parfaire toute sa vie.

Comme université canadienne francophone en milieu minoritaire, quelle valeur accorde-t-on à la langue, collectivement et individuellement?

INTERDISCIPLINARITÉ :

l'université face à la complexité du monde

|| *Mathieu Wade*

Nous sommes habitués, en tant qu'universitaires, à penser le monde du point de vue de nos disciplines d'expertise. Les universités, dont la nôtre, sont organisées en facultés et en départements qui correspondent à des champs scientifiques. Un département abrite des gens qui partagent un bagage théorique et disciplinaire, qui parlent une langue commune et qui s'intéressent à un fragment bien délimité du réel.

Ce mode d'organisation est remis en cause depuis quelques décennies, notamment au sein des sciences sociales. Pour plusieurs, le confinement disciplinaire ne permettrait pas de rendre compte de la complexité du monde. L'organigramme de nos universités, l'aménagement de nos campus en facultés spatialement isolées les unes des autres, offrirait un faux sens de cohérence et d'ordre. Comme si chacun pouvait cultiver sa petite parcelle du monde. L'économie s'intéresse à l'échange des biens, la science politique s'intéresse aux institutions de

gouvernance, l'histoire au passé, la criminologie au crime, la sociologie à la société.

Cet ordre disciplinaire joue plusieurs fonctions. Il organise le parcours des étudiantes et des étudiants, il structure nos carrières de professeures et professeurs et de chercheuses et chercheurs, il oriente la distribution des précieuses ressources au sein des universités. Dans le contexte de précarité perpétuelle dans laquelle se trouvent les universités, les tentatives successives de « réformer » les programmes sont accueillies par de la crispation disciplinaire. Dans ces exercices, la pertinence d'une discipline est généralement réduite au nombre d'inscriptions dans le département concerné, et on assiste invariablement à une dynamique corporatiste où chacun défend ses intérêts propres.

À regarder nos universités, donc, tout porte à croire que le cloisonnement disciplinaire demeure le meilleur moyen de connaître et de comprendre le monde, alors que c'est loin

d'être le cas. Il faudrait plutôt encourager la mobilité et la souplesse, tant auprès de la communauté étudiante que dans nos recherches.

Je suis sociologue de formation, et dans mes recherches, je m'intéresse plus particulièrement à la société acadienne. Évidemment, le corpus sociologique m'est indispensable pour interroger mon objet d'étude, il me donne des outils pour formuler des questions, des mots pour décrire le monde, mais force est de constater que dès que j'identifie un terrain d'enquête, j'y rencontre inévitablement d'autres disciplines.

Mes travaux actuels sur l'aménagement du territoire en Acadie en sont un bon exemple. L'Acadie n'a pas d'État propre, mais elle occupe un certain territoire. Il y a des villages, des paroisses, des régions acadiennes. Dans mes recherches, je m'intéresse à comment ce territoire s'est constitué. Pourquoi les villages acadiens et anglophones – Memramcook et Sackville, par exemple – ont-ils



des formes différentes? Je m'intéresse aussi à l'urbanisation de l'Acadie, notamment dans la région du Grand Moncton. Comment les Acadiennes et les Acadiens « font-ils ville »? Comment produit-elle de l'urbanité?

Dans le cadre de mes recherches, je passe constamment d'une faculté, d'un département, d'une discipline à l'autre. Le territoire est juridique, économique, politique, littéraire, sociolinguistique, technique, social, historique, écologique. Toutes ces disciplines ont quelque chose à m'apprendre, elles disent toutes quelque chose de la réalité que j'observe. Elles servent à récolter et à organiser des données. Elles permettent de simplifier un monde complexe, elles nous aident à nous orienter. Mais il ne faudrait pas oublier que chaque discipline n'est qu'un point de vue singulier sur un monde

commun et que c'est en tentant de les relier qu'on arrive à saisir quelque chose d'une totalité.

Le défi qui se pose à nos institutions de savoir est de favoriser de tels échanges entre collègues et disciplines. Comment valoriser, dans nos recherches et nos enseignements, la pollinisation des idées et des approches? S'il y a des réformes à mener, ce sont ces interrogations, plutôt que des exercices comptables, qui devraient en être au cœur.

L'INTERDISCIPLINARITÉ ET LA MULTIDISCIPLINARITÉ :

au cœur des programmes offerts par le Département de traduction et des langues

Anne Beinchet || Isabelle Bujold || Arianne Des Rochers
Michel Mallet || Denise Merkle || Cynthia Potvin

Le Département de traduction et des langues se démarque par l'interdisciplinarité non seulement des programmes offerts, mais également des recherches effectuées par les professeur·es.

Si la traduction est une discipline en soi reconnue formellement et institutionnellement depuis les années 1970, elle se pratique, s'enseigne et se conçoit main dans la main avec de nombreuses autres disciplines. Effectivement, la traduction est intrinsèquement interdisciplinaire, non seulement sur le plan théorique, mais aussi dans la pratique de son enseignement.

D'une part, les textes que les traducteur·rices professionnel·les sont amené·es à traduire varient grandement, et émanent de domaines différents. Certain·es se spécialisent dans

un domaine, plus ou moins technique; d'autres ont une pratique plus généraliste et jongleront avec des textes de domaines variés toute leur carrière. Pour l'enseignement de la traduction, cela signifie qu'il est fondamental d'inclure un panorama de différentes disciplines universitaires au programme : droit, sciences de la santé, sciences humaines et sociales, administration, et ainsi de suite.

Quant à la recherche, la traductologie, discipline consolidée à la fin des années 1980 à la suite de l'affranchissement de la traduction d'une affiliation assez rigide à la linguistique appliquée, mène à une série d'ouvertures interdisciplinaires ayant permis de mettre en lumière des aspects inédits de la traduction – notamment, la sociologie de la traduction, l'écriture féminine et les études postcoloniales. À titre d'exemple, au Département

de traduction et des langues, les recherches interdisciplinaires des quatre professeur·es de traduction diffèrent grandement : Anne Beinchet s'intéresse à la pédagogie de la traduction et à la traduction en milieu social, Arianne Des Rochers à la normativité linguistique du point de vue de la théorie queer et de la pensée décoloniale, Matthieu LeBlanc à la traduction dans une perspective sociolinguistique, et Denise Merkle à la question sociopolitique de la censure en traduction.

En bref, pratiquer et théoriser la traduction, ce n'est pas qu'une affaire de langue : de par sa nature – et parce qu'elle a affaire à la langue, justement – la traduction vogue toujours en eaux interdisciplinaires, tout comme l'apprentissage des langues étrangères par ailleurs.

L'apprentissage des langues étrangères au Département de traduction et des langues, en l'occurrence l'allemand et l'espagnol, est effectivement une manière exemplaire de s'initier à la multidisciplinarité. D'une part, la formation linguistique pluridisciplinaire que reçoivent les étudiant·es a pour objectif de développer les quatre compétences essentielles traditionnelles, à savoir l'expression et la compréhension écrites et orales, qui les mènent à communiquer dans la langue apprise. D'autre part, les apprenant·es sont aussi exposé·es aux réalités culturelles des pays germanophones et hispanophones par l'entremise de scénarios et d'activités thématiques et de mobilité internationale. Ces dernières, ayant lieu dans un pays germanophone ou hispanophone ou encore de façon virtuelle, visent le développement de la compétence interculturelle grâce à l'apprentissage des connaissances liées aux mœurs, coutumes et réalités des pays germanophones et hispanophones de la langue cible. Les dites connaissances culturelles sont aussi approfondies dans les cours de civilisation allemande ou espagnole.

Enseignés en français, les cours de civilisation allemande et espagnole abordent de nombreuses thématiques intellectuelles et culturelles en lien avec des disciplines variées telles que l'histoire, la politique, la philosophie, l'anthropologie, la lit-

térature, les arts visuels, le cinéma, etc. Les étudiant·es des cours d'allemand et d'espagnol peuvent aussi parfaire leurs connaissances multidisciplinaires par l'entremise de la recherche que mènent leurs professeur·es respectifs, que ce soit en contribuant aux projets comme tels, ou encore en s'initiant aux apports de cette recherche inclus dans les cours. Toute cette formation multidisciplinaire bénéficie de plus aux étudiant·es inscrit·es à la mineure en allemand ou en espagnol lors du semestre à l'étranger qu'elles et ils sont tenus de passer, encourageant ainsi la mobilité étudiante. À l'heure de la mondialisation, où il est de plus en plus important de s'ouvrir aux autres cultures, l'apprentissage d'une langue étrangère constitue un véritable atout pour quiconque souhaite mieux comprendre le monde. Les cours siglés ALLE et ESPA, en plus d'exposer les étudiant·es à un large éventail de connaissances multidisciplinaires, les préparent aux réalités sociales actuelles et de demain via le développement des compétences linguistiques et culturelles acquises. Une plus-value incomparable à leur formation universitaire, quel que soit le domaine d'études!

Enfin, le Groupe-pont a été créé afin de répondre au besoin d'étudiant·es majoritairement issu·es des programmes d'immersion, et dont le français n'est pas la langue maternelle. Ceux-ci désirent approfondir leur

connaissance du français tout en plongeant dans leur domaine d'études, que ce soit l'éducation, la santé, l'ingénierie, l'administration des affaires, etc. Afin de réellement maîtriser une langue seconde, il faut s'intégrer à la communauté, créer des liens avec les locuteur·rices natif·ves et apprendre à connaître la culture de cette communauté linguistique. C'est exactement ce que propose le programme puisque les étudiant·es développent leurs connaissances du français tout en suivant des cours propres à leur discipline dans un environnement francophone. La multidisciplinarité est donc, là aussi, au cœur du Groupe-pont.

ENTRE DISCIPLINARITÉ ET INTERDISCIPLINARITÉ :

repenser la pratique, la recherche et l'enseignement?

Penelopia Iancu || Isabel Lanteigne

La place des savoirs disciplinaires et leur contribution à l'avancement de la connaissance suscitent certains enjeux. Ainsi, pour comprendre l'apport d'une discipline à la production des savoirs, il est nécessaire de se pencher sur « les types de connaissances, les méthodes et les pratiques proposées par une communauté scientifique et les façons dont ces pratiques sont validées du point de vue social » (traduction libre, Chettiparamb, 2007, p.6). Bien qu'il existe plusieurs perspectives à l'égard des relations entre différentes disciplines (perspectives multidisciplinaire, pluridisciplinaire, interdisciplinaire et transdisciplinaire), nous avons choisi d'examiner ici la contribution de l'interdisciplinarité sur le plan de la recherche, de la formation et de la pratique ainsi que certains défis qui en découlent.

Dans le champ des sciences sociales, l'intérêt pour l'interdisciplinarité remonte à la fin du XIX^e siècle, période marquée par une reconnaissance de la contribution de multiples perspectives disciplinaires à la compréhension des réalités sociales étudiées (Tucker, 2008). L'interdisciplinarité se distinguait à cette époque par un désir d'intégrer des connaissances disciplinaires (théorique, méthodologique, axiologique, etc.) dans le but de répondre à des problèmes sociaux urgents de façon concertée plutôt que de manière isolée (Tucker, 2008, p.13). Par la suite, des phénomènes comme la mondialisation et la complexification des problèmes et des systèmes sociaux ont également soulevé le besoin de l'interdisciplinarité.

Les réalités de plus en plus complexes exigent donc une vision plus globale et intégrative des problèmes analysés, vision qui

ne peut pas toujours être offerte dans un cadre disciplinaire. L'interdisciplinarité permet ainsi de « combler les lacunes que les connaissances disciplinaires ne couvrent pas » (traduction libre, Chettiparamb, 2007, p.13) sans diminuer la contribution de ces dernières, idée qui traverse le discours de plusieurs auteures et auteurs. Dans le même sens, l'Association canadienne du travail social et l'Association canadienne pour la formation en travail social (2021) soulignent le besoin de coopérer avec des professionnelles et des professionnels de diverses disciplines tant dans l'élaboration de services, de programmes et de politiques sociales que dans le développement de connaissances issues de la recherche scientifique.

Toutefois, certains défis d'ordre axiologique, praxéologique, épistémologique et ontologique peuvent émerger lors de la mise



à profit d'une perspective interdisciplinaire dans des milieux de travail, en recherche, de même que dans le cadre de la formation postsecondaire. À titre d'exemple, la collaboration interprofessionnelle donne parfois lieu à des conflits associés à des perspectives disciplinaires divergentes, notamment lorsqu'une hiérarchie implicite ou des rapports de pouvoir sont présents au sein des équipes. Ambrose-Miller et Ashcroft (2016) identifient, en ce sens, des rapports inégalitaires où le centrisme professionnel accentue les clivages entre les disciplines et la valeur accordée à la contribution de chacun des savoirs disciplinaires. Selon Ambrose-Miller et Ashcroft, le centrisme professionnel est un processus ancré dans « la croyance que la formation reçue et les connaissances détenues [par certaines disciplines] sont supérieures et ont davantage de valeur » que celle provenant d'autres disciplines, soit un sentiment de supériorité

qui s'apparente à de l'ethnocentrisme (traduction libre, Ambrose-Miller et Ashcroft, 2016, p.811). Notons d'autres défis liés à l'interdisciplinarité tels que des perspectives disciplinaires différentes pour appréhender les réalités, une certaine tendance à fragmenter les réalités imbriquées et complexes selon les connaissances disciplinaires et des façons différentes de concilier le rapport entre disciplinarité et interdisciplinarité.

Malgré ces défis, les chercheuses et les chercheurs peuvent tirer profit à la fois de la recherche interdisciplinaire et des savoirs disciplinaires afin d'atteindre des objectifs de recherche communs, de proposer des interprétations plus approfondies de situations complexes et de mettre de l'avant des solutions innovantes (Chettiparamb, 2007). La perspective interdisciplinaire doit constituer une dimension importante de la formation

postsecondaire. Or, pour préparer les étudiantes et les étudiants de différents programmes à collaborer, il apparaît important d'encourager leur autonomie, leur esprit critique à l'égard des connaissances disciplinaires et leur capacité à se pencher sur des enjeux complexes. Il est également nécessaire d'avoir recours à un enseignement interdisciplinaire et de créer des espaces communs d'apprentissage pour travailler ensemble sur des situations complexes qui ne peuvent pas être abordées de façon cloisonnée.

Références

Ambrose-Miller, W., & Ashcroft, R. (2016). « Challenges faced by social workers as members of interprofessional collaborative health care teams », *Health & Social Work*, vol. 41, n° 2, p.101-109.

Association canadienne pour la formation en travail social (2021). *Politiques pédagogiques et normes d'agrément pour la formation en travail social au Canada*. PPNA-2021-1.pdf (caswe-acfts.ca)

Chettiparamb, A. (2007). « Interdisciplinarity: a literature review », *Interdisciplinary Teaching and Learning Group*, 58 p. https://oakland.edu/Assets/upload/docs/AIS/interdisciplinarity_literature_review.pdf

Tucker, D.J. (2008). Interdisciplinarity in doctoral social work education: Does it make a difference?, *Journal of Social Work Education*, vol. 44, n° 3, 115-138. <https://doi.org/10.5175/JSWE.2008.200700043>

PLEINS FEUX SUR NOS NOUVELLES RECRUES



Jessica Breau

École de
travail social

Originaire de Miramichi, Jessica Breau a fait ses études à l'Université de Moncton, où elle a obtenu un baccalauréat et une maîtrise en travail social. Elle a ensuite entamé deux doctorats dans des domaines complémentaires. Le premier a été obtenu en représentations sociales et communication de l'Université La Sapienza de Rome en 2020. Elle sera candidate au deuxième doctorat dans le domaine du service social à l'Université d'Ottawa, sa soutenance étant prévue pour 2022.

Passionnée par les domaines d'interculturalité, Jessica a parcouru le monde dans le cadre de ses études postsecondaires. Ses séjours en Tunisie, en Belgique, en Argentine et en Indonésie lui ont permis de mener à terme de nombreux projets d'étude et de recherche, dont sa thèse portant sur les représentations sociales de la surdité à Bengkulu, un petit village dans la région montagneuse du nord de l'  le de Bali.

Jessica est maintenant professeure à l'  cole de travail social de l'Université de Moncton où elle concentre ses recherches sur les peuples autochtones et les pratiques de vérité et de réconciliation en travail social.



Joëlle Martin

Programme
d'Information-communication

Je suis chargée d'enseignement au programme d'*Information-communication* depuis juillet 2021. Quelle opportunité exceptionnelle de pouvoir transmettre aux jeunes adultes ma passion pour le monde des communications, de l'actualité et du journalisme!

Sur le marché du travail, j'ai œuvré pour le milieu communautaire acadien, au Regroupement féministe du Nouveau-Brunswick comme agente de projet responsable des communications, et pour les Jeux de la francophonie canadienne Moncton-Dieppe 2017 comme directrice générale, entre autres. Avant de me joindre à l'équipe du programme en ICOM, j'ai travaillé à Parcs Canada, plus spécifiquement comme agente de développement de produits à l'expérience des visiteurs pour les Lieux historiques nationaux acadiens.

Je suis extrêmement choyée, dans ma jeune carrière, d'occuper ce poste de chargée d'enseignement. Je dois dire que j'ai appris autant, pour ne pas dire plus, que mes étudiantes et étudiants au semestre d'automne. Cela dit, mon constat le plus fort est le suivant : pouvoir transmettre aux jeunes le plus d'outils possible pour les préparer à la réalité du marché du travail est un travail de rêve et un réel privilège.



Mathieu Chouinard

Département
d'art dramatique

Acteur, créateur et pédagogue originaire de Moncton, Mathieu Chouinard est diplômé en théâtre de l'Université de Moncton, de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM et de l'École internationale de théâtre Jacques Lecoq (Paris). Membre fondateur et codirecteur artistique de la compagnie Satellite Théâtre de 2009 à 2019, il cherche, par l'entremise d'un théâtre physique et visuel, à créer des ponts – en explorant la rencontre des langues, des cultures et des formes théâtrales. Primé à trois reprises de la Fondation pour l'avancement du théâtre francophone au Canada, il est deux fois récipiendaire du prix « Artiste de l'année en théâtre » au *Gala des Éloïzes en Acadie*. Fasciné par le travail transculturel, Mathieu a offert des formations et joué sur quatre continents, s'investissant de façon toute particulière en Asie et en Afrique. Son travail de collaboration auprès des populations réfugiées avec la compagnie tchadienne *Ndam se na* lui a valu d'être appelé à participer à d'importantes rencontres théâtrales internationales, notamment au Maroc et en Côte d'Ivoire. En novembre 2018, Mathieu s'envolait pour la Chine afin de prendre part à une toute nouvelle création permanente du Cirque du Soleil à titre d'acteur-créateur, y cumulant les rôles d'artiste-coach et de consultant artistique. De retour depuis juillet 2021, Mathieu est présentement professeur au Département d'art dramatique de l'Université de Moncton.

Thèses soutenues à la Faculté des arts et des sciences sociales depuis juillet 2021

Ph. D. (sciences du langage)

Candidate : Eden Hambleton

Titre de la thèse : *Représentations de l'accent de l'Autre dans les communautés linguistiques du sud-est du Nouveau-Brunswick*

Directrice de thèse : Sylvia Kasparian

M.A. (études littéraires)

Candidate : Sandrine Duval

Titre de la thèse : *Le retour du monologue en Acadie dans les années 2010 : une nouvelle hybridation conte-théâtre*

Directrice de thèse : Pénélope Cormier (UMCE)

Codirecteur de thèse : Benoit Doyon-Gosselin

M.A. (sciences du langage)

Candidate : Lacy Berasngar

Titre de la thèse : *Comprendre les formes nominales d'adresse dans les interactions par SMS entre Tchadiens : formes et fonctions*

Directrice de thèse : Sylvia Kasparian

M.A. (histoire)

Candidate : Marie-Hélène L'Espérance

Titre de la thèse : *Représentations genrées de la Résistance au nazisme dans la bande dessinée (1981-2018) : histoire, pédagogie et mémoires*

Directrice de thèse : Joceline Chabot

M.A. (histoire)

Candidat : Mathieu T. Martin

Titre de la thèse : *Le discours de l'église catholique sur le genre femme au contact des transformations sociales en Acadie au cours des années 1960 et 1970*

Directrice de thèse : Phyllis E. LeBlanc

M.A. (travail social)

Candidate : Léonie Levac

Titre de la thèse : *Comprendre les expériences stigmatisantes de travailleuses du sexe du Nouveau-Brunswick vivant avec un problème de santé mentale et/ou qui consomment de l'alcool ou des drogues*

Codirectrices de thèse : Marie-Pier Rivest et Madeline Lamboley

M.A. (travail social)

Candidate : Karine Duguay

Titre de la thèse : *Comprendre la trajectoire des femmes francophones qui pratiquent le culturisme au Nouveau-Brunswick*

Directrice de thèse : Lise Savoie

Le B.A. multi, premier programme multidisciplinaire à l'Université de Moncton

Il y a 25 ans cette année, en 1997, la Faculté des arts¹ lançait le B.A. multidisciplinaire, premier programme véritablement multidisciplinaire offert par l'Université de Moncton². Héritier de l'ancien B.A. (libre) – dont le titre, désuet, était visiblement peu évocateur –, le B.A. multidisciplinaire s'est dès le départ doté d'une vision et d'objectifs qui lui étaient propres : en proposant une formation réellement multidisciplinaire, le programme permet aux étudiantes et étudiants d'acquérir une solide formation générale tout en approfondissant leurs connaissances dans trois disciplines ou champs d'études différents. Modulaire et polyvalent, le programme prépare bien au marché du travail en ce sens qu'il propose une formation tout à fait adaptée au monde du travail en pleine mutation. Il importe de noter que le programme intéresse de plus en plus les élèves frais émoulus du secondaire qui, dès le départ, souhaitent poursuivre leurs études dans plus d'une discipline, bref qui sont à la recherche d'une formation résolument multidisciplinaire. Autrement dit, le

B.A. multidisciplinaire est loin d'être un programme « fourre-tout » ou encore de « dernier recours »... C'est tout le contraire. Le programme actuel est couronné par un séminaire de fin de baccalauréat, le *Séminaire de synthèse*, qui amène les finissantes et finissants à tisser des liens entre les disciplines de leur programme grâce à la rédaction d'un important travail de synthèse interdisciplinaire. À cela s'ajoutent, en option, un mémoire de fin de baccalauréat et, depuis récemment, un stage en milieu de travail sanctionné par 3 ou 6 crédits. L'ajout des stages confère au programme une dimension expérientielle, très prisée par les étudiantes et étudiants ainsi que les employeurs. Enfin, forts de leur formation multidisciplinaire, bon nombre de diplômées et diplômés décident, au terme de leur baccalauréat, de poursuivre leurs études soit dans un domaine spécialisé (droit, p. ex.), soit aux cycles supérieurs (M.A. en sciences sociales, M.A.P., p. ex.).

En 2019-2020, le B.A. multidisciplinaire a fait l'objet d'une évaluation externe. Dans leur rapport final, les évaluateurs ont réitéré l'importance que revêt le programme à la fois pour la Faculté et pour l'Université dans son ensemble. Le programme a ceci de particulier qu'il s'offre en entier non seulement au campus de Moncton, mais également au campus d'Edmundston; le campus de Shippagan, pour sa part, offre la première année du programme.

Somme toute, la Faculté des arts et des sciences sociales est fière de pouvoir compter le B.A. multidisciplinaire parmi sa riche carte de programmes. C'est un programme qui a fait ses preuves et qui conserve toute sa pertinence encore aujourd'hui. La Faculté proposera sous peu des modifications mineures au programme dans le but de s'assurer qu'il continue à répondre aux besoins du marché et aux aspirations de la population étudiante.

¹ À l'époque, la Faculté des arts et la Faculté des sciences sociales n'avaient pas encore fusionné.

² Depuis lors, deux autres programmes multidisciplinaires de 1^{er} cycle ont vu le jour, l'un en sciences, l'autre en administration des affaires : le B. Sc. multidisciplinaire et le B.A.A. multidisciplinaire.



UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON